

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 52

Artikel: L'amitié des jeunes filles : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182041>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jean cessa d'être le premier ministre de l'écurie pour en devenir le roi constitutionnel. C'est lui qui nommait aux emplois. Mais comme il avait été habitué à tout faire par lui-même, nul employé ne le contentait. « Vous n'êtes que des maladroits, leur disait-il ; des propres à rien. » Tous les serviteurs qui avaient un peu d'amour-propre s'en allèrent l'un après l'autre. Les écuries du maître ne furent plus que le rendez-vous de farceurs, soumis, quand Jean était là, mais flânant, quand le pauvre vieux s'endormait. — Tout cela contrariait M. Thiers, toujours soucieux de son équipage et grand amateur de chevaux. Cependant, la mort de son vieux cocher l'attrista tellement, qu'on prétend que cet événement est entré pour quelque chose dans la colère avec laquelle il a répondu au général Changarnier qui, en somme, n'attaquait que M. Gambetta.

L'amitié des jeunes filles.

II

— Avant d'aller plus loin, je dois vous dire que je ne vous connais pas du tout, et que je ne sais si je dois croire à la vérité de vos paroles, ma petite demoiselle, répondit Wermuth avec ironie.

— Voilà un propos qui mériterait que je vous donne un soufflet, répondit la jeune fille irritée, et si vous ne l'avez pas reçu, vous devez en rendre grâce à votre âge et à vos infirmités. Je suis mademoiselle Weinhold, artiste du corps de ballet du théâtre de la cour.

— Pouvez-vous me montrer votre acte d'engagement, demanda Wermuth d'un air d'incrédulité dédaigneuse.

— Vous êtes un insolent ! et si vous ne rendez sur-le-champ les pendants d'oreille, c'est moi qui vous dénoncerai pour abus de confiance et pour vol.

— Je suis las de gens de cette sorte ! murmura le joaillier ; voilà vos pendants, ajouta-t-il à haute voix, en en mettant une paire sur la banque.

— Ce ne sont pas les miens, s'écria Fédor, ils sont garnis de fausses pierres.

— Voilà qui est par trop fort ; je n'ai pas cessé de tenir dans la main ceux que vous m'avez remis.

— Un moment, cher Monsieur, un moment ; c'est-à-dire que vous avez profité de l'instant où je frappais aux vitres du magasin pour cacher mes pendants dans cette boîte-là. Soyez tranquille, je vous guettais.

— Voilà qui passe mon intelligence, s'écria le joaillier.

— Vous me traitiez tout à l'heure de fille suspecte, dit d'un ton méprisant Mlle Weinhold ; je dois vous faire observer à mon tour que vous avez une singulière manière d'agir, pour un homme qui n'a que la probité, la loi et la police à la bouche ; c'est moi, maintenant, qui vais informer la police de votre tentative d'escroquerie. Toi, Fédor, reste ici, et ne perds pas de vue ce saint personnage.

En disant ces mots, la danseuse de ballet se dirigea vers la porte. Toutefois, quelqu'un qui parut dans la rue changea son plan ; elle frappa aux vitres en appelant : Monsieur le docteur des artistes du théâtre.

— Ma foi, lui dit-elle lorsqu'il entra, vous ne pouviez arriver plus à propos. J'ai affaire ici à un pêcheur endurci, dont les procédés m'obligent de recourir à votre assistance ! Puis elle lui raconta toute l'affaire.

— Monsieur Wermuth, lui dit le médecin, j'ai eu l'honneur de vous soigner, il y a quatre ans, et vous devez parfaitement me connaître. Si j'ai un conseil d'ami à vous donner, c'est de sortir de ce mauvais pas, à l'amiable. Vous avez à faire à une demoiselle de caractère fort énergique, et qui est capable non seulement d'appeler la police, mais encore tout le voisinage et tous les passants. Si les choses en ve-

naient là, je ne puis vous garantir que le public n'exerce sur vous ce que les Américains appellent le lynch-justice.

— Je me serai trompé, dit l'orfèvre d'un ton confus et suppliant ; cela se peut bien, à tout prendre, et j'offre de payer la somme qui m'a été demandée, bien que j'y perde énormément.

— Il n'en sera rien, dit la danseuse, exhibez seulement les boucles d'oreilles qui vous ont été offertes. Je puis, aussi bien que vous, en donner la valeur demandée. Et tirant de sa poche un portefeuille bourré de billets de banque, elle dit : Voilà vingt-cinq thalers, et comme tu t'es comporté en garçon de caractère, mon cher Fédor, voilà un thaler de plus pour ta bonne contenance et ta fermeté vis-à-vis de ce saint homme de bijoutier.

— Mille diables ! dit le docteur en riant, les dames du corps de ballet ne sont pas très grassement payées. Auriez-vous été promue au grade de danseuse de solo, Mlle Weinhold, ou bien...

— Si vous n'étiez pas mon médecin, je ne vous répondrais pas. Mais, reconnaissant vos excellentes qualités et vos bons services, je dois vous dire que j'ai trouvé un trésor (*Schatz*, en allemand, signifie trésor et aussi fiancé).

— Un trésor à deux jambes, vivant et surtout bien portant, répondit le docteur d'un ton amical et badin.

— C'est mon affaire, répondit la danseuse ; puis, s'adressant à Fédor, elle ajouta : Il faut que vous soyez dans un bien pressant besoin pour que ta mère se résigne à se séparer de boucles d'oreilles de si grand prix ?

— Fédor approcha les lèvres de l'oreille de la danseuse, et lui dit tout bas : « C'est un reste de temps meilleurs, et voilà pourquoi ma mère y tenait. » Mais nous avons à payer notre loyer, et quoique ma sœur soit, depuis le grand matin jusque bien en avant dans la nuit, assidue à son tambour à broder, son gain ne suffit pas. Et, pour comble de malheur, m'a mère est alitée.

— Cher docteur, dit Mlle Weinhold, faites-moi l'amitié d'aller voir la mère d'une de mes meilleures amies.

— Je ferai ce que vous désirez. Mais, en tout bien et tout honneur, je vous demanderai un baiser de vos adorables lèvres.

— Trois pour un, cher docteur, dès que la mère de Fédor sera rétablie, et cela aux yeux de tous, même de mon...

— Schatz, dit le docteur en achevant la phrase.

(A suivre.)

Théâtre de Lausanne.

Direction de MM. F. Lejeune et A. Vaslin.

Dimanche 29 décembre 1872

LA SERVANTE DU VALSUZON

Pièce historique en sept actes, tirée des *Causes célèbres*, par MM. Brisebarre et Nus.

LA PERLE DE LA CANEBIÈRE

Vaudeville en un acte.
On commencera à 7 heures.

Mercredi 1^{er} janvier 1873

(Abonnement suspendu.)

A la demande générale, une 2^{me} et dernière représentation de :

LA CLOSERIE DES GENETS

Grande pièce en sept actes, par Frédéric SOULIE
On commencera à 7 heures.

Jeudi 2 janvier 1873

(Sixième représentation de l'abonnement.)

LES PETITES MAINS

Comédie en trois actes, par MM. Labiche et Martin.

UNE VENGEANCE CORSE

Vaudeville en un acte.
On commencera à 8 heures.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

Lausanne. — Imp. Howard-Deisle.

